

# L'OBSESSION DE LA RUE MÈNE-T-ELLE À L'OUBLI DE LA PLANÈTE ?

Plus qu'une simple baisse, c'est une chute vertigineuse : la place de l'actualité internationale s'effondre dramatiquement dans les médias. Parmi les causes de cette évolution : l'intérêt croissant pour les faits de proximité, la réduction des moyens alloués aux rédactions, la concentration de la presse, la flemme des journalistes. ... Pendant une journée de séminaire organisée par la DDC, InfoSud et la FCJ, experts de la presse et du développement tentent de cerner le phénomène.

Par Pierre-Louis Chantre

Il fut un temps où les rédactions recevaient InfoSud à bras ouverts. Spécialisée dans la recherche d'information sur les pays extra-occidentaux, l'agence romande plaçait alors près d'un millions d'articles par année dans la presse suisse. Aujourd'hui, la situation a radicalement changé. En l'an 2000, InfoSud publiait encore 800 articles en Suisse. En 2005, ce chiffre tombe presque de moitié, et suit la même pente en 2006. Fondateur et directeur de l'association, Daniel Wermus ajoute que la taille des articles publiés diminue toujours davantage : « Il y a dix ans, la plupart des journaux acceptaient d'emblée nos propositions. Aujourd'hui, nous devons parlementer beaucoup pour obtenir des publications souvent très courtes ».

## L'international, une bizarrerie ?

Exposée en introduction du séminaire, la situation d'InfoSud illustre un fait général : la présence de l'actualité internationale s'effondre dans tous les médias, qu'ils soient écrits ou audiovisuels, régionaux ou suprarégionaux, suisses ou internationaux. Ancien fondateur et rédacteur en chef de L'Hebdo puis du Nouveau Quotidien, Jacques Pilet inscrit cette évolution dans l'histoire de la presse helvétique. Après la Deuxième guerre mondiale, l'actualité étrangère jouit d'une place énorme en Suisse, y compris dans les journaux locaux. La Télévision suisse romande construit sa réputation avec des sujets internationaux dans des émissions phares comme Continents sans visa et Temps présent ou dans des émissions de débat telles que Table ouverte ou Droit de Cité. Dans les années 60, la Radio romande produit Le Miroir du monde, qui disserte sur l'actualité internationale pendant 50 minutes aux heures de grande écoute. Il faut dire qu'à cette époque, « tout sujet suisse était une bizarrerie ».

Aujourd'hui, la RSR ne produit plus aucune émission internationale, les émissions de débats favorisent



Daniel Wermus et Eliane Ballif. © Michel Bühler

largement les sujets nationaux. Les producteurs de documentaires télévisuels délaissent les sujets étrangers pour les sujets de société. Chef de la rubrique internationale de l'Actu à la TSR, Hubert Gay-Couttet souligne que la place de l'ONU dans sa télévision est plus dérisoire que jamais. Quant à la presse écrite, l'idée s'y répand que les événements internationaux n'intéressent plus les lecteurs. Bien sûr, certains sujets incontournables, comme le conflit israélo-palestinien, résistent à la tendance. Un événement lointain comme le tsunami de décembre 2004 peut aussi jouir d'une large couverture. Mais ce type d'événement ne donne lieu qu'à des pics d'intérêt très éphémères.

Fin connaisseur de la scène américaine, le journaliste belge Jean-Paul Marthoz donne des chiffres à l'appui de ces observations. Dans les années 60, l'international représente 20% de l'info dans les médias américains. A la fin des années 90, cette proportion n'atteint plus que 8%. Pendant la même période, les sujets internationaux du magazine Time passent de 25% à 12% des pages. Par ailleurs, une chaîne TV majeure comme CBS News a récemment fermé tous ses bureaux internationaux. Comme souvent, l'Europe suit le phénomène américain avec un décalage. Sans mettre tous les médias dans le même sac, le directeur éditorial de la revue « Enjeux internationaux » estime aussi que les rubriques internationales ont baissé en qualité : « Comme pour les autres domaines, on cherche de moins en moins d'info et on la met de plus en plus en scène. L'international s'est dégradé en une cascade de stimulés ».

## Lorsque tout se ratatine

Dramatique, ce constat ne donne lieu à aucune controverse au sein du séminaire. La plupart des participants s'accordent également pour désigner la nouvelle passion du public pour l'intimité parmi les principaux coupables du phénomène, avec la résurgence d'intérêt pour les problèmes locaux. Hubert Gay-Couttet révèle que les deux mots clés de la TSR aujourd'hui, dans le domaine de l'information comme dans le divertissement, sont « émotion » et « proximité ». Jean-Paul Marthoz raconte qu'en 1993 déjà, alors qu'il dirigeait un hebdomadaire économique, son directeur de rédaction avait estimé que son reportage sur la dégradation économique du Mexique n'intéressait personne – trop loin... Quelques semaines plus tard, début 1994, la banqueroute financière du pays et l'irruption du mouvement zapatiste déclenchaient des répercussions mondiales.

Mais au-delà de ces premières analyses, l'examen des causes du phénomène provoque des divergences d'opinions. Inquiet du « ratatinement intellectuel » qui menace les journalistes, Jacques Pilet met en avant le peu d'expérience internationale d'une grande majorité d'entre eux, ou « leur tendance à se lamenter sur leurs conditions de travail plutôt que de chercher à innover ». La valeur des sujets internationaux a baissé parce que les rédactions « ne plongent pas dans la substance même des sujets », ou ne traitent une actualité étrangère qu'après y avoir trouvé un lien avec un ressortissant suisse. Trop d'articles développent

des angles administratifs, politiciens ou nationalistes au lieu de prendre la réalité à bras le corps. L'ancien rédacteur en chef accuse ainsi un cruel manque de curiosité. Sa colère le pousse même à dire que « tout journaliste qui, aujourd'hui, ne lit pas régulièrement Le Courrier International est un plouc ».

Face à cette analyse psychologique s'avance la cause financière. Pressés d'atteindre un seuil de rentabilité élevé, les journaux misent avant tout sur des sujets de société qui rapportent une audience facile. Mais surtout, les médias disposent de budgets toujours plus réduits. Plusieurs participants soulignent la baisse générale des effectifs rédactionnels, conséquence de la chute des revenus publicitaires. Le nombre souvent très limité de journalistes affectés au domaine international empêche de couvrir valablement cette

Parmi les nombreux autres éléments qui permettent de comprendre le phénomène, intervenants et participants ont évoqué la facilité qu'ont aujourd'hui les consommateurs de médias à trouver des infos sur internet concernant les enjeux mondiaux ; l'arrivée d'une nouvelle génération de directeurs de presse dont la culture journalistique donne moins de valeur à l'international ; le verrouillage qu'entraîne la concentration des médias ; la judiciarisation de la société, qui contraint les groupes de presse à verser des dommages et intérêts toujours plus importants en cas de condamnation ; l'effet dissuasif du danger de mort que courent toujours plus fréquemment les reporters de guerre. Le temps a manqué pour prolonger la discussion sur chacun de ces points. Leur poids n'apparaît pas moindre pour autant.

Jean-Paul Marthoz démontre que la mondialisation de l'économie ne peut que redonner de l'intérêt à l'information internationale. Décidée à Shenzhen en Chine, la fermeture de l'usine Renault de Vilvoorde, en Belgique, a mis 3000 employés au chômage à la fin des années 90 : « Un fait très lointain a eu plus d'influence sur la vie quotidienne des Belges qu'une décision du gouvernement local ». Le public se sait imbriqué dans un système mondial dont chaque soubresaut provoque des vagues à des milliers de kilomètres. Le traitement actuel de l'internationale provoque « un déphasage de la réalité » et « un désarroi » qui dirige les consommateurs de médias vers internet. Seule l'information internationale peut assouvir leur besoin de repères et de compréhension.

Enfin, bien que sa démarche paraisse opposée à celle de son collègue belge (voir encadré), Peter Rothenbühler, directeur des rédactions *Matin*, lui emboîte le pas : « Les jeunes lecteurs suisses veulent savoir ce qui se passe dans le monde autant que ce qui se produit chez eux. D'ailleurs, les pages internationales de la version quotidienne du *Matin* sont les mieux lues du journal ». Venu raconter le succès *DEV.TV*, Bernard Robert-Charrue enfonce encore le clou. Fondée en 2002, son agence télévisuelle, sorte d'*InfoSud* de l'image, produit des documentaires axés sur les problèmes de l'humanitaire et du développement. En 2006, l'entreprise produit 40 films diffusés sur la BBC, TV5 ou Planète.

Malgré le constat et les inquiétudes, l'opinion générale converge donc vers l'idée que l'effondrement de l'actualité internationale est passager. Bien sûr, la renaissance de ce type d'info ne viendra pas d'un pur élan d'ouverture. L'internationale ressuscitera grâce à la conscience de l'impact que produit désormais tout événement international sur les intérêts et la vie intime de chacun. Mais ce ressort a-t-il jamais été différent ?



L'ambassadeur Walter Fust, directeur de la DDC.

actualité. Les reportages deviennent de plus en plus rares et l'enquête se transforme en consultation de documentation. Ce système de production diminue la valeur des articles internationaux. « La Suisse romande compte pourtant beaucoup de bons journalistes » dit l'un des participants.

### La multiplicité des causes

Les problèmes de mentalité et d'argent ne suffisent cependant pas à expliquer le problème. Le séminaire a permis de dégager d'autres facteurs, dont la complexité croissante des enjeux du développement. La deuxième partie du 20<sup>e</sup> siècle a connu une période d'angélisme missionnaire dans ce domaine. Au début du 21<sup>ème</sup> siècle, l'aide aux pays démunis s'avère beaucoup plus laborieuse que prévu, et les causes de nombreux échecs demeurent obscures. Les pays du Sud paraissent plus difficiles à appréhender qu'auparavant, et donc plus délicats à défendre au sein des rédactions.

### Un effondrement passager ?

Reste à voir si la crise de l'internationale dans les médias s'apparente à un phénomène circonstanciel, ou si la présence de l'actualité étrangère est durablement entamée dans l'espace médiatique. De façon parfois implicite, plusieurs interventions expriment une certaine confiance. Directeur de la DDC, Walter Fust montre le caractère incontournable de l'information internationale en soulignant le degré de connexion de la Suisse avec le monde : « Notre pays se trouve au premier rang mondial pour l'importance de son immigration. Il exporte aussi deux fois plus qu'il n'importe des pays du Sud, et gagne près d'un franc sur deux grâce à son commerce extérieur ». Par ailleurs, un sondage récent montre que les Suisses mettent la pauvreté dans le monde, le commerce équitable et l'exportation des produits helvétiques en tête de leurs préoccupations. Lorsqu'ils affirment que leur public ne s'intéresse plus à l'international, les médias suisses vivent donc avec une image décalée de leur audience.

# RÉINVENTER L'INTERNATIONALE, MAIS COMMENT?

Finalement, personne ne doute que l'information internationale reprenne un jour une place que les lecteurs, auditeurs et téléspectateurs lui réclament. Mais ce retour se fera-t-il dans les règles du journalisme classique, ou le traitement de cette rubrique doit-il évoluer vers davantage de dramatisation ?

Deux visions journalistiques s'affrontent à ce sujet. Encouragé par le succès des pages internationales du *Matin Semaine* (voir texte ci-contre), Peter Rothenbühler prône une méthode axée sur la personnalisation et la « proximité émotionnelle » d'un sujet avec son lectorat. En guise d'exemple, le directeur des rédactions du *Matin* prend l'histoire d'une femme soudanaise menacée de lapidation, que le *Corriere della Sera* traite comme si l'événement se passait à Rome : « Il faut rendre proches les histoires qui se passent loin. Si on adopte cette technique, une rubrique internationale devient plus intéressante, plus vivante, plus en harmonie avec son lectorat ». La



Jean-Paul Marthoz, directeur de la revue *Enjeux Internationaux*.



Peter Rothenbühler, rédacteur en chef du *Matin*.

story – genre journalistique particulièrement prisé des anglo-saxons – est l'instrument privilégié de ce type d'approche.

Une majorité de participants juge cette méthode bien trop émotionnelle. Contradictoire de Peter Rothenbühler, Jean-Paul Marthoz milite pour le retour à un journalisme citoyen qui se met essentiellement au service de la démocratie. Un journalisme de contre-pouvoir aussi, qui donne un maximum d'informations sur le contexte d'un événement, à l'instar de la presse alternative américaine aujo donner du sens à l'émotion. La story ne suffit pas à faire comprendre le sens d'un événement, ce qui est le premier devoir du journaliste». Face à la proximité de cœur défendue par son vis-à-vis, le directeur éditorial d'« *Enjeux internationaux* » met en avant le concept de « proximité distante », qui consiste à lier le loin et le proche par l'explication raisonnée plutôt que par l'émotion.

Réponse de Peter Rothenbühler : d'accord pour expliquer, mais « le contexte d'un événement n'est lu que si l'on parle d'un individu ». . . . Le débat est posé.

